Pour citer cet article :

Marie Bernard (sœur), « Psychologie de l'adolescente en fin d'internat de rééducation privé », *Sauvegarde de l'enfance*, n°3-4 (« Les lendemains de la rééducation en internat »), mars-avril 1950, p. 157-164.

SÉANCES D'ÉTUDES

PSYCHOLOGIE DE L'ADOLESCENTE EN FIN D'INTERNAT DE RÉÉDUCATION PRIVÉ

par Sœur MARIE-BERNARD,
directrice du Centre d'observation « Les Oliviers », Montpellier.

Toute éducatrice digne de ce nom travaille les yeux fixés sur l'heure de la sortie d'internat. Nos filles, agitées de sentiments divers, ne la perdent jamais de vue. Elles ont raison : c'est là que va se mesurer la réussite.

Ce sont les lendemains de rééducation qui leur montreront, ainsi qu'à nous-mêmes, s'il y a eu ou non réadaptation. Ils sont donc lourds d'enseignements et il est de première importance pour nous de les étudier de façon permanente afin de voir si nous travaillons dans la bonne direction et de prendre conscience de nos erreurs et de nos retards.

Ne croyons donc pas notre tâche terminée quand une enfant quitte la maison. Notre rôle ne se limite pas à assurer la marche impeccable et sans histoire d'un établissement bien tenu.

Ne disons pas (ou du moins bien rarement) : « Le temps qu'elles passent chez nous... autant de gagné ! » ce qui implique la pensée que, fatalement, nos filles en rééducation reprendront à la sortie leur vie d'autrefois.

Ne considérons pas nos centres comme des asiles temporaires.

Ne disons pas non plus : « D'autres s'en occuperont à la sortie. »

C'est vrai, mais ce départ est aussi, et avant tout, *notre affaire*.

Il importe donc de savoir dans quel état d'esprit nos filles l'abordent.

Elles n'en savent pas forcément la date, puisqu'elles peuvent toujours partir avant le jour fixé sur avis favorable de la maison. Elles s'en inquiètent, font des calculs, des suppositions, des rappro-

chements : Une Telle est partie après avoir obtenu son C.A.P., une autre a demandé à son assistante sociale, etc. Il serait faux de croire cependant que cette pensée soit une obsession, elle n'empêche nullement de prendre part avec entrain à la vie de la maison et de se donner à son travail, mais les projets s'amoncellent et se cristallisent autour de cette date et c'est leur contenu qu'il faut maintenant explorer.

Dès qu'on essaye d'évoquer des figures de « partantes » on arrive immédiatement à cette conclusion : « Il n'y a pas *une* psychologie de partante, mais *des* psychologies. »

Deux grands groupes se présentent d'emblée : celles qui se sont prêtées à la rééducation et celles qui s'y sont soustraites.

Nous commencerons par les dernières :

1° Pour employer un mot à elles (dont je m'excuse), je les appelerai « celles qui en ont marre ».

A) Les révoltées d'abord, celles qui ont toujours fait de l'opposition ouverte. Pendant tout leur séjour, elles ont présenté de violentes réactions contre la discipline, le travail, l'ambiance religieuse. Elles ont fomenté des bagarres, des chahuts, fait du prosélytisme sexuel, affiché une attitude cynique et un programme d'avenir anarchiste.

Elles sont une infime minorité et quelques-unes seulement atteignent la sortie régulière : certaines se sont évadées avant et, pour les autres, on a demandé une modification du droit de garde, autant pour respecter leur liberté de conscience que pour débarrasser leur section.

Celles qui restent envisagent le départ comme la porte ouverte sur la liberté qui leur permettra de se dédommager dans tous les domaines d'une contrainte qu'elles estiment parfaitement injuste, et elles partent en secouant la poussière de leurs sandales.

Une chanson composée par l'une d'elles résume assez bien leur état d'esprit :

PREMIER COUPLET

Je suis ici devenue cellulaire
Pour avoir fait mes quatre volontés,
Mais je m'en fous et je ne m'en fais guère
Dans quelques jours, je recommencerai.
Alors ce sera la lutte finale, etc...

REFRAIN

Vive la liberté que j'ai tant désirée
A mes vingt et un ans, je vais me payer du beau temps
Je vois mon avenir, cela me fait sourire
Vive la liberté, la liberté !

DEUXIEME COUPLET

Depuis quatre ans que je suis enfermée,
J'en ai marre et je veux faire le mur.
Une fois dehors, je fais ce qui me plaît,
Je prends un ami et je fais des folies.
Adieu le couvent, adieu les couventines, etc...

REFRAIN

Vive la liberté que j'ai tant désirée.
A Paris, je vais me payer de chanter, de manger,
Les cinémas, le bal, tout ça va me sourire,
Vive la liberté, vive la liberté !

Il ne faut pas croire d'ailleurs que tout soit perdu pour elles (il ne faut jamais le croire de personne). Souvent, elles en font moins qu'elles n'en ont prévu et reviennent nous voir en s'excusant de leur attitude passée.

B) Le second groupe des non-rééduquées est plus inquiétant et malheureusement plus nombreux. L'éducatrice exercée, qui a vu arriver telle ou telle d'entre elles, a pu dire dès le début : « Celle-ci partira comme elle est entrée. »

Débile ou intelligente, mais passive, qui cache sa résistance sous une apparente tranquillité, obsédée sexuelle en quête d'intrigues équivoques avec ses camarades, elle évite les histoires voyantes, les bagarres, cherche à se procurer des petits romans, des revues de cinéma, des chansons, traîne au travail, compte les jours et va yolontiers à la chapelle où elle peut rêvasser confortablement.

On l'a mise à l'abri pendant quelques années, ou plutôt on a mis la société à l'abri en la gardant. Elle a traîné comme un poids mort dans sa section, sans intérêt professionnel. L'une d'elles répondait dernièrement à une invitation au travail : « Pas besoin de C.A.P. pour faire le trottoir. »

Qu'attend-elle de la sortie ? La liberté qui lui permettra de satisfaire tous ses instincts.

— sa paresse, car elle projette des « grasses matinées », des loisirs permanents : cinéma, bal, etc., n'envisage aucun travail et pense qu'elle se débrouillera toujours en s'adaptant aux circonstances. Si elle est intelligente, elle sera, en effet, une hyperadaptée, une de ces filles souples et sans scrupules qui épousent immédiatement tous les milieux et toutes les situations et qui sont au total beaucoup plus inquiétantes que les inadaptées proprement dites.

— sa gourmandise : le jour de sa sortie sera marqué par une « noce » effrénée dont elle fait le menu parfois plusieurs mois à l'avance, de concert d'ailleurs avec sa famille. Oubliant la misère

qui règne souvent chez elle, elle imagine les repas et les friandises qu'elle y trouvera ou qu'elle se procurera ailleurs si elle est déçue, les cafés où elle ira prendre l'apéritif et fumer en joyeuse compagnie.

— son instinct sexuel : elle trouvera ou retrouvera très vite un ami à moins qu'elle n'envisage froidement la prostitution et ne cherche à se procurer avant le départ des adresses de bars louches ou de centres de racolage qui lui permettent de gagner Marseille sous une fausse identité. (L'exemple est récent.)

Dans ce cas, le départ est une griserie : elle se frise abondamment, compose son costume avec un soin extrême et s'en va, très excitée, comme à une fête.

On la retrouve à Saint-Lazare, à la maternité, à l'hôpital ou en prison. Quelques lettres, prises parmi d'autres, montrent qu'à ce moment-là nous avons encore quelque chose à faire.

— de la maternité : « A présent, ma sœur, je me trouve seule, moi et ma fille. Il n'y en a pas pour longtemps que je sois à la rue sans savoir où aller et que faire avec ma gosse sur les bras ? Je viens vous demander secours, car ma famille m'a mise à la porte. »

— de l'hôpital : « Par ces quelques mots, je viens vous donner de mes nouvelles qui ne sont pas brillantes. Je suis à l'hôpital, ça va faire un mois et demi, pour cette honteuse maladie, je n'ose pas vous dire le nom. Je regrette de ne pas vous avoir écoutée, j'ai voulu faire à ma tête et voilà où j'en suis... Je suis partie à Marseille avec lui, contente, heureuse. Mais, arrivés, il a changé, il voulait que je fasse le métier pour lui apporter des sous. Je n'ai pas pu. Alors, pour me sortir de là, je suis partie de Marseille en cachette... »

2° Il est temps d'arriver à la deuxième catégorie, celle qui nous intéresse au premier chef : nos filles vraiment rééduquées.

Pendant leur séjour, elles se sont prêtées avec bonne volonté à notre action et l'ont souvent comprise dans une large mesure. On les a vues vivre avec des hauts et des bas, se décourager, se reprendre, mais toujours s'intégrer sincèrement à la vie de la maison qu'elles aiment, malgré quelques moments d'exaspération, se passionner pour son évolution, ses fêtes, ses malheurs. Elles sont souvent loin d'avoir évité les bagarres et la cellule, mais on a toujours gardé contact avec elles et, à quelques orages près, elles sont en confiance.

Leur formation professionnelle s'est poursuivie et terminée

tant bien que mal malgré leur instabilité, leur violence, leurs déficiences intellectuelle et scolaire.

La sortie arrive. On enregistre deux types de réactions :

A) Quelques-unes, en très petit nombre, demandent à rester ou à revenir par la suite.

Ce sont souvent des faibles, prises de panique, des apathiques, des « invertébrées » qui sentent le besoin permanent d'un cadre extérieur et elles ont raison de le chercher et de demander à rester dans la maison ou à s'incorporer à une collectivité analogue.

D'autres arrivent à la même conclusion par suite d'une formation morale et religieuse mal comprise. Le monde leur apparaît comme un lieu de perdition et elles se font du bien une idée purement négative, comme si la morale consistait uniquement à éviter certaines mauvaises actions.

D'autres enfin, pour un motif plus haut que je me garde bien de confondre avec les précédents, ont compris à fond le changement survenu en elles et arrivent à un stade de reconnaissance et de dépassement qui leur fait souhaiter de se dévouer aux autres le reste de leur existence.

B) Mais la grosse majorité s'en va joyeusement vers la vie. Malgré tout ce qu'on a pu dire et faire pour leur éviter une déception, le jour du départ est celui des espoirs les plus fous et des illusions les plus dorées. Elles sont très émues de quitter la maison, certes, mais pleines de confiance en leur étoile.

Malgré les lettres, les parloirs, et même les vacances chez elles, la famille s'est peu à peu idéalisée sur tous les plans. On a oublié le taudis, la misère, les scènes ou simplement la médiocrité et la grossièreté du milieu. Il faut que la famille soit bien déficiente, qu'elle rejette elle-même l'enfant ou que le conflit qui l'en sépare se soit exaspéré pour qu'il n'y ait aucune tentative de retour.

On part donc, imprégnée de cours de morale familiale, avec l'intention de fonder vite un foyer à soi, paré de toutes les qualités requises.

Sur le plan professionnel, même illusion. Avec un C.A.P. en poche ou un métier en main, on est sûre de trouver immédiatement du travail bien rétribué, malgré tout ce qu'on a pu entendre dire du chômage. Bien qu'on ait dans la maison son pécule à gérer, des achats à faire, bien qu'on soit sortie au marché et dans les magasins, on ne croit pas encore tout à fait aux difficultés de la vie.

Sur le plan moral et religieux, la bonne volonté est entière. On désire ardemment sa liberté, mais on ne pense nullement en abuser.

On aura des loisirs sains, de bonnes fréquentations, on sera définitivement honnête, on mènera une vie chrétienne et, d'ailleurs, on viendra souvent demander conseil. « Vous verrez, j'ai compris, vous pouvez compter sur moi, ce n'est pas moi qui recommencerai à faire des bêtises. Pas de danger !... » On se croit solide.

Toutes, cependant, n'ont pas les mêmes illusions. Certaines, plus intelligentes, plus mûres, partent en connaissance de cause et, malgré leur attachement à la maison, malgré la solitude qui les attend (elles le savent) elles brusquent leur départ, ne pouvant résister à ce besoin d'arrachement impérieux comme celui de l'adolescence qui pousse, malgré leur angoisse, les jeunes à s'émanciper. Voici une lettre qu'il faudrait pouvoir citer en entier parce qu'elle dit tout :

« ...Mon quartier est un milieu louche, souvent il y a des crimes, donc il faut se tenir sur ses gardes...

» ...Pendant ces jours, nous avons remué beaucoup de choses au sujet de la famille surtout, et j'ai tellement de peine que je ne sais plus que faire... La maison est dans un état lamentable, depuis les bombardements surtout, elle a tout à fait l'air d'un taudis...

» ...Je préfère sortir peu, car déjà, le soir de mon arrivée, j'ai fait « l'inévitable rencontre », mais je suis restée impassible, pourtant je me sens attirée vers ce « milieu » où j'ai déjà vécu...

» ...Il se passe ici des choses abominables. Le « moi » est à l'ordre du jour, tant pis pour ceux qui sont piétinés... On ne voit que de très belles toilettes et je vous assure que la tentation est forte. Ceux qui ne manquent de rien sont ceux qui fraudent...

» ...Sur votre conseil, je suis allée voir mon assistante sociale, dont la patience n'est pas encore lassée. Oui, malgré toutes les propositions, je ne travaillerai que là où le service social me placera... Pourtant je ne suis pas déçue, je ne me berçais pas d'illusions... Oui, j'ai désiré partir, je ne le regrette pas, mais, allez, je ne suis pas heureuse et je me sens bien seule. Enfin, j'ai voulu jusqu'à ce jour tout ce que j'ai fait, donc je n'ai rien à dire... »

En effet, voici le drame : nos filles vont se heurter à un monde qui dément en beaucoup de points leur idéal fraîchement conçu ; difficultés familiales : maison sale, famille méprisable, désunie, brutale ; difficultés économiques ; difficultés morales : sollicitations, mauvaises rencontres, ironie, surprises, manque de soutien, loisirs douteux, anciennes habitudes, ancien cadre de vie. Si elles s'adaptent, tout est perdu, c'est le laisser-aller et la chute ; si elles résistent, c'est la solitude et la lassitude qui guette, et ce refrain

qui nous revient si souvent : « Ah ! si je n'étais pas majeure, si je n'étais pas mariée, comme je reviendrais. »

La conclusion s'impose. Nos filles elles-mêmes l'ont trouvée : elles ont réclamé spontanément des homes de semi-liberté, des foyers où se trouvent résolues les questions financières, où surtout elles auront cette *aide* qu'elles implorent, cette présence amie qui leur manque.

Homes de semi-liberté, foyers, cercles d'amis des centres, de familles, d'employeurs compréhensifs et avertis, contacts continués avec la maison par des réunions d'anciennes, des bulletins, des vacances possibles au centre, essai de rééducation des familles : autant d'initiatives heureuses à promouvoir.

Mais une autre conclusion s'impose à nous, éducatrices. Nous sommes toutes convaincues de la nécessité d'une sage ouverture sur le monde, d'une prise de contact avec l'extérieur pour éviter le choc de la sortie ; cependant à quoi servirait cette prise de conscience des difficultés de la vie si nos filles n'avaient en main de quoi les résoudre, sinon à les acheminer vers le désespoir ?

Nous y avons paré sur le plan professionnel en leur mettant en main un métier. C'est insuffisant. Ce qui leur manque, c'est la *force*. Plus que pour d'autres, la vie pour elles est une lutte. Aucune formation scolaire ou professionnelle, aucun accrochage affectif ne remplacera la culture de leur énergie, cette conquête progressive de l'autonomie morale à laquelle tout doit concourir dans l'établissement, depuis le régime d'internat lui-même qui impose la désintoxication initiale nécessaire, jusqu'au cercle d'études, en passant par la discipline, le travail et l'exemple, car, comme le disait un éducateur : « Nos garçons, nos filles sont pleins de bonne volonté, mais ce qui leur manque le plus, c'est la volonté. »